

LEVER, Yves (2008). J.A. DeSève Diffuseur d'images, Montréal, Éditions Michel Brûlé, 299 p.

Compte rendu de lecture, par Germain Lacasse

L'éditeur Michel Brûlé vient de publier l'ouvrage de l'historien Yves Lever sur Joseph-Alexandre DeSève, producteur dont la carrière a été déterminante dans l'histoire du cinéma et de la télévision québécois, mais dont le parcours n'avait encore jamais été ni étudié ni décrit. Cet ouvrage constitue une contribution importante à l'histoire du cinéma québécois, dont Yves Lever demeure encore l'un des rares érudits.

Le livre s'attarde d'abord assez longuement sur les origines modestes et la jeunesse laborieuse du jeune « J.A. » qui devient orphelin très jeune et doit contribuer par son travail au soutien de sa nombreuse famille. L'auteur insiste sur cette période et y revient plus loin pour bien souligner qu'il associe à la dure enfance de l'homme son travail forcené, mais aussi l'esprit de compétition extrême qu'il maintiendra toute sa vie et en fera un citoyen sans pitié aucune en affaires même s'il se montra plus tard un généreux philanthrope.

Après avoir exercé des petits métiers de vendeur, DeSève fut pendant les années 1920 employé comme commis dans des banques et au service d'un politicien du Parti conservateur. Il acquiert une formation de comptable qu'il perfectionne par des échanges intenses dans son milieu; Lever souligne qu'il atteint dès cette époque une extrême compétence pour rédiger des contrats où il se ménage toutes les opportunités. Cherchant patiemment une bonne occasion pour se lancer en affaires, il est fasciné par les possibilités qu'offre le cinéma parlant pour l'importation de films français au Québec, où presque tous les films venaient alors des États-Unis.

La crise économique de 1929 retarde quelques peu ses projets, mais dès le début des années 1930 il fait en sorte de s'associer à d'autres partenaires qui sont déjà lancés dans la distribution du cinéma français : l'éditeur Édouard Garand et le distributeur français Robert Hurel. Très rapidement il évince ces associés par des manœuvres déloyales et devient le principal dirigeant d'une firme qui sera une des plus importantes dans l'histoire du cinéma au Québec : France Film. Lever montre particulièrement bien comment DeSève, dont la vie privée n'est pas plus exemplaire que le comportement en affaires, sait cependant obtenir le soutien fidèle du clergé québécois en vantant le cinéma français comme rempart des traditions contre la culture américaine.

Sa compagnie de distribution fait rapidement de lui un homme riche et influent, mais son ambition est bien plus grande, il veut se lancer aussi dans la production. La Seconde Guerre mondiale retarde ses projets, mais peu après il met sur pied, avec la même éthique aussi dure que sinueuse, des compagnies destinées à la production de films. Ces opérations ne menèrent qu'à deux productions effectivement réalisées, en 1951 *La petite Aurore l'enfant martyre* et en 1952 *Tit-Coq*. Les autres projets de « J.A. » visent la production de films catholiques édifiants pour lesquels il fait recruter des capitaux par son ami l'abbé Vachet; les films ne sont jamais réalisés et des centaines de Québécois y perdent leur mise.

Ces quelques déboires minent un peu sa crédibilité, mais il a depuis longtemps accumulé les appuis et les projets. La télévision émerge et il en comprend vite les possibilités. Dès que le gouvernement canadien offre l'opportunité de créer des compagnies privées dans ce secteur, il est sur les rangs avec l'appui de personnalités influentes : André Bachand de l'UdeM, J. Dansereau de la CECM, Léon Lortie du Conseil des arts de Montréal, J. Lallemand de l'OSM, etc. Il parle d'une télé au contenu culturel de haut calibre et pouvant faire concurrence à la station d'État. Il obtient le permis mais le « Canal 10 » montre vite ses couleurs et, s'il ouvre la porte aux artistes boudés par la télé d'État, c'est souvent pour exploiter le populisme bien davantage que le populaire. La nouvelle station connaît cependant un succès indéniable sous la direction autocratique de DeSève qui connaît tout le monde et tire toutes les ficelles.

Il ne dirige pas sa nouvelle compagnie pendant très longtemps. Épuisé par le travail intense qu'il s'est imposé presque sans répit, il meurt d'une crise cardiaque le 3 septembre 1968. Mais son influence ne s'arrête pas avec son décès. Il a créé une fondation à laquelle il cède ses compagnies et une grande partie de sa fortune; cette fondation gère aujourd'hui des capitaux évalués à 200 millions de dollars, qui soutiennent toutes sortes de projets importants dans le monde de l'éducation et de la culture. Legs paradoxal de la part d'un homme qui était sans pitié dans les affaires.

L'activité de DeSève avait déjà été décrite par Pierre Véronneau dans ses ouvrages sur le cinéma des années duplessistes, où étaient déjà soulignées ses manœuvres douteuses. Mais l'ouvrage d'Yves Lever est la première étude exclusive sur ce personnage. L'auteur y a consacré des recherches longues et pénibles, DeSève ayant été très discret sur sa vie privée et ayant pris soin de faire élaguer ses archives, on se doute pourquoi. En mettant patiemment à jour les activités de J.A. à partir d'autres documents et de témoignages patiemment glanés, Lever arrive à bien montrer comment la complexité de ces activités cinématographiques était liée aux savants calculs d'un homme qui voulait absolument dominer dans son secteur.

Sous cet angle le livre est habile et important et l'auteur a fort bien fait son travail, avec la patience et la minutie dont il est coutumier. On se dit cependant qu'il aurait été intéressant de mettre cette vie en perspective en la comparant à celle d'autres producteurs et à une réflexion sur les rapports entre le cinéma et les affaires. Certains sont devenus producteurs parce qu'ils aimaient le cinéma : Anatole Dauman, Marin Karmitz, Carlo Ponti, ce dernier souvent nommé parce qu'avec les profits des films populistes il a produit des œuvres majeures de Fellini et autres. D'autres sont devenus producteurs pour faire de l'argent avec le cinéma, en se préoccupant beaucoup plus de la qualité du bénéfice que de celle du film. À la décharge de Lever, il faut bien avouer que la réflexion sur le rapport du cinéma avec ses producteurs n'a pas généré beaucoup de textes de fond et que s'il avait voulu approfondir théoriquement son étude sur DeSève il aurait trouvé assez peu de publications pour fonder ou comparer sa réflexion. Il nous laisse donc le livre important d'un historien consciencieux.